

COMPTES RENDUS

Enzo CORDASCO, *Fulgide luci dello Ionio. Un memoir tra poesia e teatro* [Flamboyantes lumières de la Mer Ionienne. Un mémoire entre poésie et théâtre], Villanova di Guidonia (RM), Aletti Editore di Altre Sembianze S.r.L., coll. «Gli Emersi», 2014, 114 p. (14 euros ; disponible aussi en e-book : info@alettieditore.it)

Enzo Cordasco dont les lecteurs du *Bulletin* connaissent les travaux qu'il a consacrés au théâtre de Marguerite Yourcenar (*Un teatro di voci e di ombre. Marguerite Yourcenar sulla scena*, Crace, 2009) et le beau livre *Di roccia e di vento* (Aletti editore, 2013), où il a expérimenté le langage poétique pour parler des « femmes ardentes de Yourcenar... » , nous propose dans son nouveau livre un dialogue imaginaire avec l'écrivaine, au cours d'une découverte culturelle de la Calabre, en prenant la route nationale SS 106 qui longe la côte ionienne, dont l'auteur de *Mémoires d'Hadrien* a évoqué les « irisations surprenantes » (*OR*, p. 412) au lever du jour.

Le point de départ de « A spasso con Marguerite ... Visioni dalla Magna Grecia ionica » (deuxième partie du volume, p. 77-110) est Reggio Calabria, ville natale du poète Ibycos, où le narrateur aurait aimé visiter le Musée archéologique avec sa compagne de voyage pour lui faire admirer les deux statues en bronze de guerriers grecs retrouvées à Riace, en 1972, lors de fouilles marines.

En suivant la magnifique côte des Jasmins, ils arrivent à Locres, colonie grecque fondée au VII^e siècle avant notre ère, et au Parc archéologique de *Locri Epizefiri*, où leur attention se porte sur la statue de Nossis. La poétesse a chanté la douceur de l'amour dans des vers qui figurent dans *La Couronne et la Lyre*, que Cordasco lit à haute voix en traduction italienne devant la mer. Nossis a aussi

évoqué les guerres fratricides qui ont caractérisé l'histoire de la Grande Grèce. Aujourd'hui il y a encore des guerres entre les "familles" et le narrateur dénonce la violence actuelle, les luttes entre les clans mafieux – « l'ndrangheta » –, et le climat de terreur imposé par la criminalité locale qui empêche un véritable développement de la Calabre et laisse le territoire dans un état d'abandon. On en a un exemple sur le site de Locres, où règne l'incurie : privé de barrières de protection, le parking qui devrait servir pour les touristes qui visitent les fouilles a l'air d'une décharge.

L'auteur évoque d'autre part les dégâts causés par le mauvais temps en 2013 au site archéologique de la Sibaritide, qui rassemble les vestiges des trois villes qui se sont succédées au fil des siècles à cet endroit : la ville de Sybaris, celle de *Thurii* dont les origines sont athéniennes sans oublier *Copia*, d'origine latine.

En continuant sur la "Statale 106", après une halte au théâtre romain de Squillace (l'ancienne ville grecque de *Skillation*) – un des plus significatifs de la Calabre –, on arrive à Cap Colonna, qui marque la limite occidentale du Golfe de Tarente, un véritable "gisement archéologique", symbole des fastes de la *Magna Grecia*, où s'élevait le temple dédié à la déesse Hera Lacinia, lieu de vénération pour tous les Grecs d'Occident, dont il reste une seule colonne. Tout au long du parcours le narrateur revisite l'histoire et les légendes de la Grande Grèce en utilisant et approfondissant des textes de l'Antiquité qui figurent dans *La Couronne et la Lyre* : il nous renseigne en particulier sur la personnalité de Nossis, la poétesse de Locres, et peu avant Crotona, à proximité de Strongoli (l'ancienne *Petilia*) il demande à Marguerite Yourcenar de réciter les « Vers orphiques » qui lui ont été inspirés par la « Tablette » retrouvée dans une tombe à cet endroit.

La longue liste des sites mentionnés témoigne du soin avec lequel Cordasco, Calabrais d'origine – il est né à Francavilla Marittima au cœur de la Sibaritide –, a organisé cette redécouverte de la *Magna Grecia*, qui ne se limite pas à nous donner un aperçu de la beauté des paysages et de la richesse des sites archéologiques, mais nous fait découvrir une Calabre vivante avec ses problèmes

d'hier et d'aujourd'hui, comme celui de la dégradation de certains sites ou de l'émigration, évoquée au début du voyage.

En voyant à Locres des femmes avec des paquets, l'auteur fait le lien avec les vers de *Gare d'émigrants : Italie du Sud*, identifiant les hommes qui ont dû quitter leur terre avec les Calabrais, mais les « Éternels écrasés », auxquels Yourcenar fait allusion, pourraient être aussi, suggère-t-il, les migrants venant d'Afrique qui débarquent de nos jours sur les côtes de Calabre à la recherche d'un avenir meilleur, et il procède à une mise en espace de ce beau poème de 1934, qu'il déclame face à la mer Ionienne.

C'est dans ce cadre d'une beauté indicible qu'il a imaginé *La Complainte de Nossis (Il Lamento di Nosside sullo Ionio. Flash mob civile sulla strage delle donne...*, p. 56-67), où alternent les voix du passé et celles du présent, le chant d'amour de la poétesse antique répondant au cri des femmes maltraitées, des rebelles qui en ont assez de subir la violence et l'injustice. Un texte fort qui a été représenté l'été dernier par les actrices de l'Association culturelle *La Goccia* de Pérouse, sur la plage de Rocca Imperiale – un joli village à la frontière de la Lucanie et de la Calabre –, dans le cadre du Festival de poésie *Il Federiciano*.

« Tout nous vient par le truchement des êtres », affirme Marguerite Yourcenar dans l'introduction de *Blues et Gospels* (1984), un ouvrage préparé en collaboration avec Jerry Wilson, le compagnon de voyage des dernières années de sa vie. Gageons qu'elle aurait aimé la représentation toute en nuances que Cordasco nous donne d'une terre à laquelle il est profondément attaché et qu'il sait regarder avec un œil attentif et une grande ouverture, conjuguant poésie et engagement social.

Françoise BONALI FIQUET

Marthe PEYROUX, *Marguerite Yourcenar. La passion d'aimer*, Paris, Eurédit, 2014, 267 p.

Le dernier ouvrage de Marthe Peyroux, *Marguerite Yourcenar. La passion d'aimer*, paru chez Eurédit en 2014 souligne encore une fois la complexité des textes yourcenariens. Même si l'exégèse

yourcenarienne a offert déjà un nombre considérable d'études, il reste toujours des sujets ou des perspectives qui parlent aux lecteurs. Marthe Peyroux propose une étude originale, thématique, pour démontrer le rôle considérable joué par l'amour dans l'univers imaginaire et physique de Marguerite Yourcenar.

Le choix de ce sujet n'est pas innocent ou gratuit ; tout en proposant comme problématique de son étude la passion d'aimer, Marthe Peyroux affirme en filigrane les deux forces qui soutiennent la poétique de Marguerite Yourcenar, à savoir l'universalité et le hasard. La passion lie les individus parce qu'elle représente, comme l'affirme bien l'auteur dans l'avant-propos, un sentiment universel. Toutefois, il y a bien des différences dans la mise en scène de la passion chez l'écrivaine ; les formes de la passion changent avec les époques et les lieux mais toutes manifestent un sentiment universel, l'attraction pour autrui. Pour bien délimiter les images et les représentations de la passion, Marthe Peyroux analyse dans la première partie les définitions et les variantes de l'amour. Elle découvre quatre grandes facettes de l'amour, à savoir « l'amour dans l'Antiquité grecque », « l'amour dit "à la française" », « l'amour véritable » et « l'amour dans les philosophies orientales ». Les métamorphoses de la passion dans les textes de Marguerite Yourcenar sont visibles aussi bien sur l'axe horizontal que sur l'axe vertical, autrement dit dans le temps et en intensité ou en profondeur. Le passage du désir à la passion est examiné dans la deuxième partie de l'ouvrage où sont débattus les effets de la passion sur les personnages de romans mais aussi l'érotique des auteurs favoris de Marguerite Yourcenar. Sans pasticher ses maîtres, Marguerite Yourcenar reprend les représentations de l'amour de Thomas Mann, qui imagine l'homme cosmique, et de Selma Lagerlöf qui associe toujours à l'amour une symbolique.

L'amour est, d'autre part, un sentiment social. Il participe à la construction de la famille ou des groupes humains. Toutefois, Marguerite Yourcenar a interrogé dans ses romans les formes transgressives de l'amour, celles qui dépassent les règles et les normes sociales et inaugurent un nouveau cadre de vie. L'inceste, l'homosexualité et le viol sont des manifestations de l'amour très

présentes dans les romans de Marguerite Yourcenar. Ces facettes de la passion sont problématisées dans la troisième partie de l'ouvrage. De plus, Marthe Peyroux passe en revue les personnalités – Egon de Vietinghoff, Oscar Wilde, Socrate, Constantin Cavafy – et les lieux – San Francisco et le château de Chambord – qui sont représentatifs pour les « égarements des sens ».

L'amour partagé et l'amour illicite n'épuisent pas les représentations de l'amour ; la réciprocité de l'amour ne se présente pas dans toutes les situations. La douleur d'aimer remplace la joie et le bonheur. Tout en questionnant l'échec d'aimer, Marthe Peyroux passe de l'univers imaginaire à l'univers physique de Marguerite Yourcenar. La quatrième partie de l'ouvrage est dédiée à l'examen de l'expression de la douleur d'aimer tant dans les textes de fiction de l'écrivaine que dans sa vie. Cette partie assure la transition vers le dernier chapitre qui est centré sur la figure du père de Marguerite Yourcenar, Michel de Crayencour, image de la passion d'aimer par excellence.

Marthe Peyroux présente une autre image de Marguerite Yourcenar écrivaine. Celle d'un auteur qui lie la vie et l'œuvre et qui, tout en employant un sujet universel, réussit à mettre en place la sacralité du monde. L'amour, chez Marguerite Yourcenar, même sous ses formes illicites, est décent parce qu'il représente une dimension transcendante, la sacralité offerte à l'être humain. Analytique et animé par le désir de partager l'univers imaginaire de la passion yourcenarienne, l'ouvrage de Marthe Peyroux est une étude thématique qui démontre de nouveau la richesse de l'écriture yourcenarienne.

Anamaria LUPAN

Alain SAGER, *L'homme sans Dieu ? De Cicéron à Marc-Aurèle*, Paris, L'Harmattan, coll. "Ouverture philosophique", 2013, 155 p. , ISBN : 978-2-343-02013-6 (16, 50 €)

Cet ouvrage propose une réflexion très stimulante à partir de la phrase de la correspondance de Gustave Flaubert avec Edma Roger

des Genettes que Marguerite Yourcenar reprend dans les « Carnets de notes de *Mémoires d'Hadrien* », « Les dieux n'étant plus, et le Christ n'étant pas encore, il y a eu, de Cicéron à Marc Aurèle, un moment unique où l'homme seul a été ». Renan, dans son *Marc-Aurèle et la fin du monde antique*, rejoint Flaubert pour faire de la fin du règne de cet empereur qui était dégagé de tout surnaturel une rupture décisive avec le paganisme, même si les vues de Renan sont remises en cause dans la mesure où Marc Aurèle n'était ni un sceptique ni un pur rationaliste. La phrase de Flaubert implique surtout une forme d'idéal. Mais l'auteur montre bien que la religion alors à Rome relevait d'une « conception contractuelle » (p. 23) et que le politique y avait la primauté sur le religieux.

C'est l'objet du premier chapitre, qui souligne en particulier, dans le cas de la divination, la soumission aux magistrats. Même si la cité a été fondée sous l'égide des dieux, elle s'en est affranchie, la philosophie grecque instillant le doute dans l'élite intellectuelle. Si Auguste entreprend une restauration religieuse à la charnière du premier siècle, c'est surtout dans des intentions politiques. Mais des cultes venus de l'Orient méditerranéen, empreints de religiosité et de mysticisme, vont connaître du succès et une conception unifiée du divin va se propager ; toutefois ce qui prime, c'est un humanisme.

Le deuxième chapitre porte sur le monde du *Satiricon* de Pétrone (pour lequel l'auteur adopte la datation traditionnelle néronienne), qui apparaît comme un monde sans dieux, rempli de superstitions et où domine l'idole de l'argent.

Le troisième chapitre nous fait faire un retour en arrière dans la chronologie en abordant la conception cicéronienne de la religion. Cicéron, dont l'auteur entend à juste titre réhabiliter la valeur philosophique, souligne dans le *De legibus* que la raison constitue un élément commun entre les dieux et les hommes et qu'il y a ainsi parenté entre les uns et les autres. S'il a le sens du divin, Cicéron n'en remet pas moins en cause dans le *De diuinatione* la providence divine : selon lui, le monde est régi par la Fortune ou le hasard. Et l'auteur voit dans cet ouvrage « un manifeste anticipé du rationalisme scientifique » (p. 64). Cicéron, tout en considérant que les dieux sont garants d'un ordre cosmique stable, repousse toute idée de transcendance et offre aux hommes libre cours pour leur

activité. L'*humanitas* prévaut sur la *diuinitas* et « chez Cicéron, l'autonomie de l'âme humaine acquiert sa pleine expansion » (p. 68). On comprend ainsi bien pourquoi Flaubert a choisi Cicéron comme emblème de l'ouverture de l'ère de la liberté humaine.

Le chapitre suivant est consacré à l'épicurisme de Lucrèce, dont on sait que l'œuvre a été publiée grâce aux soins de Cicéron et de son frère Quintus bien que Cicéron critique l'épicurisme. Lucrèce ne s'en prend pas seulement à la *superstitio*, mais pour lui toute *religio* est superstition. Toutefois il reconnaît l'existence de dieux immortels dont la tranquillité ne saurait être troublée par un quelconque intérêt pour les affaires humaines : ils vivent pleinement dans l'autarcie et l'ataraxie, qui sont l'aspiration des sages. C'est la nature et non les dieux qui constitue la cause du monde. Les divinités, comme l'*alma Venus* étant, en fait, des symboles.

La philosophie opposée sur bien des points à l'épicurisme, le stoïcisme, est traitée dans le cinquième chapitre : la divinité est l'âme du monde, mais est inséparable du corps du monde ; la fatalité et la prédestination ont cours, mais les stoïciens enseignent comment l'homme peut se constituer un espace de liberté, que ce soit en se retranchant dans sa citadelle intérieure ou en participant à la puissance organisatrice du monde. C'est dans ce cadre que sont consacrées quelques pages à l'Hadrien de Marguerite Yourcenar. L'empereur, détaché de tout dogmatisme, prend ses distances par rapport au stoïcisme d'un Épictète, qui est trop axé sur le renoncement. Il trouve sa liberté dans une volonté d'acceptation, qui n'est ni dépendance étroite ni faiblesse, mais jeu avec les circonstances. Hadrien mêle à sa sagesse des éléments épicuriens. Il est, comme son époque, « avide de dieux », mais sait, comme Lucrèce, qu'ils ne se lèvent pas pour les hommes et que ceux-ci doivent faire avec la Fortune et la nature. Il met en doute l'immortalité de l'âme, donne dans une sorte de panthéisme, où la multiplicité du divin tend à se fondre « en un Tout », et montre finalement son respect pour la religion romaine traditionnelle, car elle offre « une explication laïque des faits, une vue rationnelle de la conduite humaine » (*OR*, p. 372). L'empereur incarne la providence, dans le souci qu'il porte à l'empire (ce qui relève, en fait, des conceptions stoïciennes) ; il peut dire « j'étais dieu, tout

simplement parce que j'étais homme » (*OR*, p. 399), ce qui révèle que l'humain est au centre de sa réflexion. On s'étonnera sans doute de ne pas trouver dans ce chapitre mention de ce qu'Hadrien a créé lui-même un dieu, Antinoüs ; mais cela ne change rien à l'analyse dans la mesure où Antinoüs a été fait dieu au nom de l'homme, aussi bien dans la portée politique de ce nouveau culte, comme élément d'unification du monde grec, que dans ses implications psychologiques, faire échec à la disparition de l'aimé.

Le dernier chapitre nous conduit à Galien, qui a été médecin de Marc Aurèle et de deux de ses successeurs. Galien croit en un démiurge omniscient qui garantit l'ordre du monde, mais qui est lui-même tributaire de l'ordre qu'il a institué et ne peut modifier. À l'intérieur de cet ordre, l'homme peut pleinement exercer ses facultés intellectuelles et créatrices, Galien ouvrant la voie à la rationalité scientifique.

En conclusion, l'auteur contredit Hegel qui prétendait que le christianisme s'était engouffré dans les carences d'une religion antique déclinante. La structure religieuse antique est « cohérente et achevée » (p. 139) et « la voie de l'homme sans dieu est ouverte. Chez les Romains, le rapport à la divinité, souple et contractuel, autorise dans les affaires humaines émancipation et liberté d'esprit » (p. 141). Chaque chapitre se termine par l'analyse d'un texte significatif et une brève bibliographie très utile.

On pourrait peut-être regretter l'absence d'un chapitre consacré à cette avidité pour le divin qu'on perçoit malgré tout à l'époque. Apulée est présent dans la chronologie qui donne de précieux repères à la fin du volume. Apulée, comme Hadrien, a été un grand voyageur et un esprit curieux de tout ; il aurait sans doute été intéressant de présenter cet étonnant sophiste, qui est l'auteur d'ouvrages philosophiques platoniciens, (*Sur Platon et sa doctrine* ; *Sur le démon de Socrate*), qui raconte dans ses *Métamorphoses* le conte d'Amour et Psyché dans une atmosphère de platonisme et de magie, et qui donne à Isis un rôle clé dans le livre XI de ce roman. On devine là un fort courant de mysticisme et de religiosité.

L'homme sans Dieu ? De Cicéron à Marc-Aurèle un ouvrage dont on recommandera la lecture pour mieux comprendre dans

quel contexte philosophico-religieux se situe le règne d'Hadrien. On y voit bien l'ancrage idéologique historique d'Hadrien, un ancrage important pour l'œuvre de Marguerite Yourcenar, qui sait aussi le dépasser. Alain Sager, qui est également membre de la Société Voltaire, nous offre aussi des échappées en effectuant de judicieux rapprochements avec la philosophie des Lumières. Les événements du début de l'année 2015 nous montrent que l'humanité gagnerait à revisiter la philosophie antique, la religion romaine, tout comme la pensée des Lumières.

Rémy POIGNAULT

Élyane DEZON-JONES, Michèle SARDE, *Yourcenar sans masque. Losing Grace – or Unmasking Yourcenar. Yourcenar sin máscara*, (traduit en anglais par Alfred H. Jones et Beverly Coyle ; traduit en espagnol par Hugo Moreno et Vicente Torres), Théâtre trilingue, Éd. Viviane Hamy, pour les trois versions française, anglaise et espagnole, 2014, 144 pages.

La première lecture dramatisée de *Yourcenar sans masque* a été faite en espagnol et mise en scène par le Teatro Libre de Bogota, sous la direction de Ricardo Camacho et d'Héctor Bayona, à l'Université de los Andes, à Bogota, lors du colloque international *Marguerite Yourcenar y los espejos de la alteridad / Marguerite Yourcenar et les miroirs de l'altérité* (10-11 mars 2011).

Élyane Dezon-Jones et Michèle Sarde qui ont amplement exploré la vie et l'œuvre de Marguerite Yourcenar, montrent dans cette belle pièce de théâtre les frontières fragiles et mouvantes entre biographie et création artistique.

Dans la section préliminaire « Yourcenar en voix », les auteures indiquent le cadre de la pièce : elle se situe au début des années 1980, après la mort de Grace Frick – compagne de vie de Marguerite Yourcenar, sa secrétaire et sa traductrice en anglais ; l'écrivaine s'apprête à faire une croisière dans les Caraïbes avec Jerry Wilson – jeune Américain dont elle est amoureuse, malgré le goût de Jerry pour les corps semblables au sien. Une période sombre commence pour l'auteure d'*Alexis ou le Traité du vain*

combat, tissée de souffrances propres à cette parcelle de la vie humaine que Yourcenar a peut-être le plus déniée dans son écriture : l'amour.

Yourcenar sans masque – dont le titre évoque la pièce de théâtre *Électre ou la Chute des masques* de Marguerite Yourcenar elle-même – est divisé en quatre marges et treize séquences.

La première marge commence, grâce au procédé de mise en abyme, par un dialogue entre les auteures et un dramaturge à Avignon, lors d'un festival de théâtre : ces trois personnages décident d'écrire une pièce de théâtre dont l'objet lui-même est Marguerite Yourcenar – perçue sous l'angle de la femme au quotidien et de l'écrivaine – et sa passion automnale pour Jerry qui va l'entraîner dans un « triangle infernal » avec le compagnon de celui-ci, Daniel, « l'ange de la mort ».

Cette alternance biographie / écriture se déroule de forme circulaire tout en évoquant des cimes et des abîmes : au discours de Yourcenar lors de sa réception à l'Académie française succède le passage où Jerry – qui lui vole de l'argent pour s'acheter des stupéfiants – la traitant de vieille folle, frappe l'Académicienne. À la passion de Yourcenar pour le jeune Américain, celui-ci oppose la sienne pour Daniel, l'homme de sa vie.

La deuxième marge se déroule à « Petite Plaisance » dans la résidence américaine de Marguerite Yourcenar à Bar-Harbor. On évoque ici les rapports complexes – allant de la passion à l'hostilité – que Marguerite Yourcenar entretint avec Grace Frick, morte en 1979 à cause d'un cancer du sein.

Véritable « portrait des voix » *Yourcenar sans masque* fait entendre aussi les voix de ses personnages les plus chers incarnant des passages de l'œuvre : Alexis, Hadrien et Zénon. Ceux-ci portent respectivement un masque blanc, rouge et noir, des couleurs qui ne sont pas sans évoquer les stades alchimiques du perfectionnement de soi, domaine cher à Marguerite Yourcenar dans la construction de son œuvre. Concernant Alexis, Marguerite Yourcenar évoque la réponse de Monique que l'auteure se proposait de rédiger mais qui ne vit jamais le jour ; Alexis commente son mariage malheureux et sa séparation libératrice. On aborde aussi les rencontres avec Jean d'Ormesson, le grand mentor

de Marguerite Yourcenar auprès de l'Académie française et avec le journaliste Matthieu Galey qui fit, comme on sait, une série d'entretiens avec Marguerite Yourcenar, publiés sous le nom *Les Yeux ouverts*.

La pièce a par ailleurs un côté politique non négligeable : *Mémoires d'Hadrien* est revisité à travers le kaléidoscope de la Seconde guerre mondiale et la recherche d'un stabilisateur de la terre à l'instar de l'empereur romain ; on évoque aussi l'attentat contre Mussolini (*Denier du rêve*) et le lecteur se trouve face à cette brillante assertion de Marguerite Yourcenar définissant son propre engagement politique : « Je ne suis pas assez optimiste pour être de gauche, pas assez pessimiste pour être de droite ». De la même manière, en matière de foi, on signale sa croyance dans le Vide et non en Dieu, traduisant ainsi la passion yourcenarienne pour les courants mystiques orientaux. Cette deuxième partie se clôt par le souvenir du suicide de Zénon – avec qui Marguerite Yourcenar a une proximité presque physique – lequel est comparé à ceux qui choisirent le même sort pour échapper aux camps de concentration du XX^e siècle.

La troisième marge évoque le grand personnage de la vie de Marguerite Yourcenar : Michel de Crayencour, son père qui devient l'objet de l'écriture d'*Archives du Nord* – deuxième volume des mémoires généalogiques *Le Labyrinthe du monde* – et avec qui elle composa à quatre mains un court récit, *Le Premier soir*. Apparaît aussi dans le souvenir Jeanne de Vietinghoff, la femme aimée du père et l'image idéale de la femme pour Marguerite Yourcenar, et enfin Egon, l'époux de celle-ci qui inspira en grande partie la rédaction d'*Alexis ou le Traité du vain combat*. C'est l'occasion aussi pour critiquer l'agressivité du féminisme moderne.

Peu à peu on revient au début de la pièce – et même un peu plus loin avec l'évocation de la découverte par Samuel Champlain de cette région de l'Amérique du Nord au XVII^e siècle, ainsi que le nom de Petite Plaisance inventé aussi par l'explorateur français. On revient aussi aux attitudes intimidantes de Jerry, lorsqu'il voulut se noyer dans le Nil lors d'une traversée avec Marguerite Yourcenar et ses agressions physiques envers la Dame-des-Monts-Déserts.

Comptes rendus

Suivent sa mort à cause du sida, après trois tentatives de suicide, et la mort de Marguerite Yourcenar, en 1987, à Bar Harbor.

La quatrième marge constitue une véritable « disparition dans les nuages » à travers le fragment poétique de Rimbaud qui sert de titre au dernier volume du *Labyrinthe du monde*, prononcé par les auteures et le dramaturge :

-Elle est retrouvée.

-Quoi ?

-L'Éternité.

Les photographies de Hugo Moreno qui illustrent la pièce – le bureau, le salon, la cuisine et une photographie panoramique de Petite Plaisance – rendent compte du caractère personnel et intime de l'auteure dans l'espace profondément nucléaire de cette presque île américaine, au carrefour de la vie et de la création artistique de Marguerite Yourcenar.

Vicente TORRES